

La cahute de Jean

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 37, numéro 3 (219), juin 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1995). La cahute de Jean. *Liberté*, 37(3), 128–131.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LA CAHUTE DE JEAN

À droite du boulevard Dagenais, quand on le suit vers l'ouest, passé l'autoroute 13, on voit un mouchoir de poche déboisé. À vrai dire, pour qui ne connaît pas l'histoire du lieu, il n'y a rien à voir, sinon les jeunes bouleaux et les petits merisiers qui annoncent le retour de la forêt.

Longtemps s'est élevée là une cahute qu'habitaient Jean, Madeleine et leurs deux enfants. Ils avaient choisi l'endroit par sauvagerie, pour abriter leur bonheur des regards, et parce que la location de la cahute coûtait trois fois rien. Un chien pouvait gambader autour sans déranger personne et l'espace suffisait pour faire un petit jardin.

Jean n'était pas souvent à la maison. Le jour : *fruit-man* dans un supermarché ; le soir et les fins de semaine : militant du Parti québécois, toujours sur la brèche, volontaire pour toutes les corvées boudées par les bénévoles instruits. Madeleine, qui partageait son idéal, prenait son parti de ces absences quand elle ne collaborait pas avec lui. De son côté, sans trop espérer pour ne pas tenter le destin, Jean se demandait si son dévouement obscur ne lui vaudrait pas, un jour, quelque responsabilité qui améliorerait sa condition, et il redoublait de zèle. Il se serait sûrement contenté d'une infime retombée de la victoire. Mais les choses devaient tourner autrement. Une fois les longs efforts couronnés de succès et la gabegie

verbale dissipée, le candidat élu a eu un trou de mémoire qui ne pouvait pas plus mal tomber. Le militant de la cahute a dû se rendre à l'évidence : il n'existait plus, s'il avait jamais existé. Résigné à se voir rayé des urgences nationales, il a continué comme *fruitman* dans des supermarchés de plus en plus mal situés et déclinants, imprégnés d'une odeur de marchandise invendue. Il semblait ne jamais travailler longtemps au même endroit. On aurait dit que sa venue hâtait la liquidation des commerces. Pourtant, sa diligence méticuleuse faisait merveille dans l'emballage. Le plastique dont il recouvrait les plateaux de fruits et de légumes était parfaitement tendu, sans un pli. Il avait constamment l'œil sur les étalages, surtout aux heures d'affluence, et fixait d'un regard accusateur, comme si on l'avait bousculé lui-même, les clients qui dérangent ses alignements. Quand il intervenait, la dictature de l'angle droit était rétablie jusqu'au passage du prochain malotru qui montrerait des velléités d'achat. Au volant de sa petite auto, on le voyait sillonner les avenues du quartier à une vitesse qui paraissait signifier : « Vaillance et efficacité malgré tout ! »

Je me souviens d'un soir glacial dans la cahute, à la fin des années soixante-dix. Au dernier degré du découagement, Jean m'avait fait venir pour me montrer ses factures de mazout exorbitantes et l'eau qui dégoulinait sur le carton des murs intérieurs, complètement dépourvus d'isolation. Que fallait-il entreprendre, et avec quel argent ? Il avait dépassé la limite de l'endettement. Il en avait contre la cruelle injustice du sort et, malgré ses déboires, imaginait toujours que l'indépendance du Québec, en instaurant définitivement une justice utopique dont sa famille bénéficierait la première, serait la solution à tous les malheurs privés.

Les enfants étaient encore à la maison. Ils vivaient donc à quatre dans trois pièces. La honte qui les retenait

de recevoir quiconque dans une cuisine-chambre-salle à manger leur avait fait perdre tous leurs amis. Madeleine était déjà dans son dernier état — un petit minois de raton laveur exténué. Nous étions descendus dans la cave inhabitable où la pompe, comme d'habitude, était en panne. De toute façon, quoi qu'on tente, le puits ne serait jamais bon à rien. L'eau était contaminée par le dépotoir géant d'en face, caché derrière un semblant d'érablière, avec trilles au printemps et tout et tout.

L'asthme qui suivait Madeleine depuis l'enfance s'était aggravé dans le sauna glacé de la cahute. La dernière fois que je l'ai vue, à la table d'un bureau de scrutin, ses yeux profondément enfoncés dans les orbites et entourés de noir annonçaient la mort. Elle est partie avec son sourire aimant et triste.

Jean a quitté la cahute, à laquelle un nouveau locataire a mis le feu en essayant de la rénover, sur quoi le propriétaire du boisé a envoyé un bulldozer bousculer les ruines noircies qui défiguraient la vue. En quelques coups de butoir, le toit et les murs ont disparu dans la cave et une mince couche de terre a recouvert le tout. Pour montrer que l'endroit avait été habité, il n'est resté qu'un tronçon de cheminée mal enterré qui pointait comme un menhir. Puis cet ultime vestige a disparu aussi. Quelqu'un a dû s'en emparer pour retaper une cheminée encore plus mal en point.

À la retraite, peu après, l'ancien habitant de la clairière a passé quelques années au Carrefour Laval. Assis sur un banc, toute la journée, il regardait les gens passer, engageant parfois la conversation avec des vendeuses ou des badauds. À la nuit noire, il rentrait chez lui en autobus. Par la suite, dans des groupes de rencontres, il a connu différentes blondes qui lui en ont fait voir de toutes les couleurs : « Elles sont toutes les mêmes, elles veulent des sorties en voiture, la Floride et

de l'argent.» À tour de rôle, les blondes sont parties chercher la Floride dans des bras plus fortunés.

Là où il habite maintenant, dans une de ces rues de Laval qui s'appellent Éric, Roseline, Mario ou Estelle pour que personne n'y sorte jamais du vécu, Jean n'a presque rien gardé de la cahute. Le souvenir de ses meilleurs jours doit se concentrer dans le cendrier d'une horreur phénoménale qu'il glisse devant les invités de façon qu'ils ne manquent pas d'y lire l'inscription peinte : « En souvenir de nos fiançailles. 1953. Mado. » Dans le geste discret mais décidé, mais fier, de glisser le cendrier du bon côté, il me semble entendre les mots : « Regardez ! Moi aussi, j'ai été heureux ! »

Pourquoi faut-il cette solitude qui lui rend le temps terrifiant et les journées si interminables que, parfois, aucune suite de projets n'en vient à bout ? Il y en a pour qui une miette de temps brille comme un diamant, d'autres qu'elle laisse indifférents, d'autres à qui elle donne envie de mourir. Mais il y a aussi des ressorts merveilleux, imprévus, qui changent parfois la face des choses quand on s'y attend le moins. Dans la solitude, après une dépression qui semblait sans remède, les activités de Jean ont au moins retrouvé, dernièrement, la minutie et l'inspiration passionnée loin desquelles il avait presque perdu la sensation d'être quelqu'un. Comme dit l'autre, « le pire n'est pas toujours sûr ».

En passant devant la clairière que rattrape le bois, je tourne souvent la tête vers l'emplacement de la cahute que le Roderick Usher de Laval n'a pas suivie dans sa chute. Sans effort, un coup d'œil me rend la vue du balcon pourri, des blocs disjoints des fondations, du toit de bardeau noir en bandes et des murs de papier-brique gris qui ont abrité des joies et des peines dont personne, un jour prochain, ne se souviendra plus.